

La « Grande fouille » et la restauration du site de Delphes (1892-1902)

Un des sujets les moins étudiés à propos de la présentation des sites archéologiques est le rapport entre la façon dont le site est – ou a été - fouillé et l'aspect qu'il présente aux visiteurs. En effet, on a coutume de penser que la fouille est une activité scientifique destinée à nourrir la connaissance du site, sous la responsabilité des archéologues, et que la présentation relève de la communication au public et concerne plutôt les aménageurs, en premier lieu les architectes. Bien sûr on peut trouver des exemples isolés où la fouille intègre une réflexion sur son aspect ultérieur, mais ce souci paraît bien rare au XIXe siècle, qui voit l'archéologie s'ériger en science autonome. En France, la situation est beaucoup plus marquée que chez ses voisins, du fait du divorce qui s'est opéré entre archéologues et architectes, et que j'avais eu l'occasion d'étudier à propos du rôle joué par les architectes étrangers sur les sites fouillés par des institutions françaises¹.

Dans le cas de Delphes, un des derniers « grands sites » fouillés au XIXe siècle du fait de la concurrence entre les différentes écoles étrangères établies en Grèce pour obtenir la concession de la fouille, il y a toujours une césure entre les publications relatives aux fouilles et les questions d'aménagement, à tel point qu'il est assez difficile de savoir dans quel état, exactement, le site fut remis aux autorités grecques le 2 mai 1903. Il n'y a pas trace, en tout cas, d'un « état des lieux » qui aurait été réalisé à cette occasion.

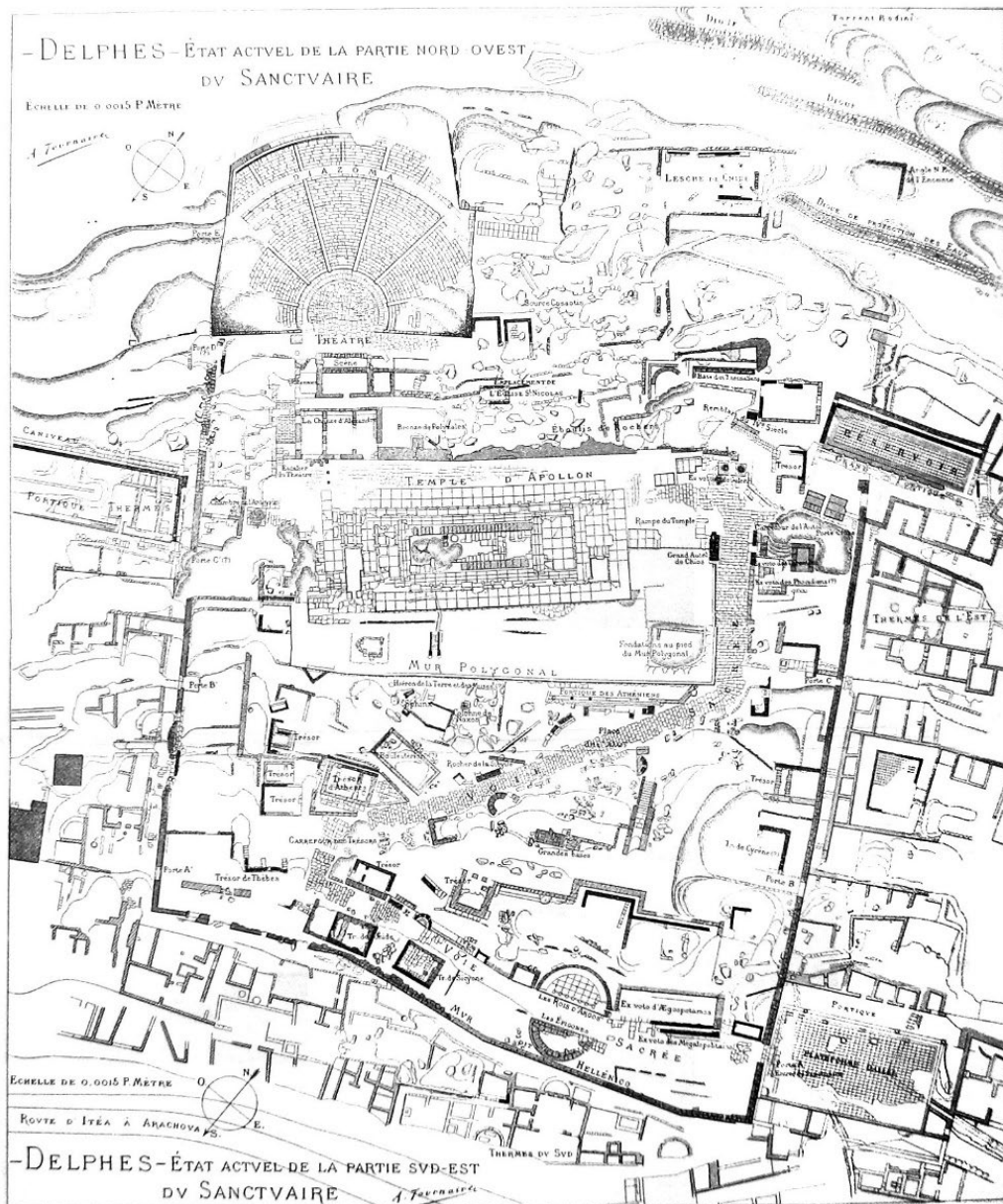
1. La « Grande fouille » (1892-1902), un immense chantier peu documenté

Les travaux récents ou en cours de chercheurs, essentiellement français et grecs, permettent d'éclaircir certains points restés obscurs dans le déroulement des opérations durant les dix ans d'activité de l'École française d'Athènes à Delphes. Apparaît ainsi, avec un certain décalage par rapport à une présentation « héroïque » qui fut la norme jusqu'à présent, une réalité des faits qui montre les graves difficultés rencontrées par les Français concernant l'exploration du site. Avant de critiquer une fouille qui ne se déroula pas selon les critères actuels bien sûr, il faut rappeler la contrainte principale imposée aux responsables de l'opération, à savoir le délai incompressible de dix ans pour mener les recherches sur le terrain. Néanmoins ce délai n'explique pas à lui seul le déroulement de la mise au jour des vestiges, pour la plupart enterrés sous les maisons du village de Kastri, qui avait été reconstruit après un tremblement de terre en 1870, qu'il fallut préalablement démolir et réinstaller 1 kilomètre plus à l'ouest.

La masse considérable de terre à déplacer imposa la mise en place d'un réseau de chemin de fer Decauville, système de wagonnets sur rails récemment mis au point, wagonnets ici tirés par des mulets et dont le réseau évolua au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Les m³ des terres envoyées vers les zones de déblais font la fierté du directeur des fouilles, Théophile Homolle, également directeur de l'École française d'Athènes. Une tradition orale à Delphes prétend que le responsable des travaux, l'ingénieur Henri Convert, cherchait à éloigner les archéologues (à vrai dire peu nombreux !) du terrain, au motif qu'ils ralentissaient les opérations de ce qui s'apparentait plus à un déblaiement qu'à une fouille scientifique. Nous disposons, pour suivre ce grand chantier, du *journal de fouille*, tenu par les archéologues qui se succédaient sur le site, d'un nombre important de photos non encore intégralement publiées, de très beaux relevés exécutés par Albert Tournaire (fig. 1), architecte attaché à la fouille, et enfin d'exposés publiés dans diverses revues par Th. Homolle ou ses collaborateurs pour informer le public. Ces diverses sources permettent de se faire une idée assez précise du déroulement de la fouille, mais laissent dans l'ombre un certain nombre de points, comme l'étendue réelle, en plan comme en profondeur, de l'exploration. Aujourd'hui, personne n'est en mesure de déterminer

¹ Didier Laroche, *The relation Beaux-Arts School and the French School in Athens.*, in *The French connection – 100 years with Danish architect at l'École française d'Athènes*, Monographs of the Danish Institute at Athens, Volume 13, Acts of a Symposium held in Athens and Copenhagen 2008 by l'École française d'Athènes and the Danish Institute at Athens 2012.

précisément, dans le sanctuaire comme dans la ville qui l'entourait, ce qui a été fouillé, intégralement ou partiellement.



Plan d'ensemble, échelle 1:500.
 A. Tournaire - Partie nord-ouest et partie sud-est du sanctuaire, plans publiés en 1897.
 (BCH 23 (1897), p. XV et XVII, échelle de publication 1:500).

Fig. 1 : « Etat actuel » du sanctuaire d'Apollon à l'issue des fouilles, Albert Tournaire, *BCH* 24, 1897.

On ne sait pas non plus ce qui a justifié la progression de l'excavation, depuis l'emplacement du trésor des Athéniens, vers le sud et vers le nord. Dans cette dernière direction, ce choix a entraîné, du fait de la pente importante du terrain, un travail en sape. Des photos spectaculaires montrent le travail simultané de fouille au pied des maisons encore debout du village (fig. 2), et de démolition de ces constructions, démolition dont personne à l'époque ne mettait en cause le caractère inévitable, malgré la qualité de certains édifices qui feraient de nos jours l'objet d'une attention patrimoniale.

Ce travail de sape, encore très présent dans l'aspect actuel du site où se succèdent des murs de retenue élevés par le contremaître Sotiris Aghios, a été particulièrement poussé dans les zones vierges de ruines, à l'inverse des secteurs où les structures en place limitaient les possibilités de

descendre profondément. L'objectif, en partie inconscient, des fouilleurs était de retrouver l'état décrit par le voyageur antique Pausanias, dont tous les archéologues connaissent le texte par cœur. La description de Pausanias concernant le site tel qu'il se présentait au milieu du second siècle ap. J.-C., cette perception privilégiée du site à une époque relativement tardive (règne de l'empereur Marc-Aurèle) mettait un peu de côté les périodes glorieuses de Delphes, aux époques archaïque et classique, et surtout la postérité du lieu, à l'époque byzantine, dont la quasi-totalité des vestiges furent détruits. Les rares vestiges encore présents de cette période le sont du fait d'avoir été datés de l'époque romaine, qui n'était pas, aux yeux des hellénistes, une « bonne époque », mais méritait tout de même un certain respect du point de vue de l'histoire.



Fig. 2 : Fouilles en cours au nord-est du temple conduites en même temps que la démolition des maisons du village de Kastri (1896).

2. La fabrication du site archéologique de Delphes

Au moment où le site est rendu aux Grecs, le 2 mai 1903, peu de restaurations ont été entreprises : mais Joseph Replat, qui est venu remplacer en 1901 l'architecte Tournaire qui n'avait réalisé que des dessins, remonte dans les années qui suivent la remise du site le trésor des Athéniens, le pilier de Prusias et l'autel de Chios, trois reconstructions qui ont été sans doute entreprises trop tôt. Elles recèlent en effet des erreurs, corrigées plus tard pour les deux derniers par une reconstruction basée sur les publications. Parmi les nombreuses cités grecques qui avaient consacré des trésors à Delphes, seule la ville d'Athènes était alors en mesure de financer une telle restauration. Comme beaucoup de réalisations dues à l'Ecole française d'Athènes, la reconstruction du trésor des Athéniens fut critiquée par Hans Pomtow, un archéologue allemand dont les travaux faisaient concurrence avec

ceux des Français. Il reprocha, entre autres, à Joseph Replat d'avoir utilisé, pour remplacer les blocs manquants, des blocs en tuf antiques jugés « informes ».

Auparavant, mais sans que ces opérations soient documentées, quelques monuments ont été hâtivement recomposés, en général pour des raisons historiques ; ainsi une grande base ronde en face de l'autel, qu'on croit à cette époque être celle du trépied de Platées. Quelques colonnes sont remontées (portique des Athéniens, maison à péristyle à l'est du sanctuaire, « agora romaine » ...). On ne fera pas reproche à l'Ecole d'Athènes du faible nombre de reconstructions entreprises ; il valait mieux attendre l'étude des monuments pour proposer une restauration. Or ces études demandent du temps et aboutissent parfois, par exemple dans le cas de monuments ayant été transformés au cours de leur existence, à plusieurs états restitués entre lesquels il peut être difficile de choisir lequel restaurer. Ces questions, qui ont agité le milieu des spécialistes depuis la célèbre définition donnée par Viollet-le-Duc au terme « Restauration »², se retrouvent pour de nombreux monuments du sanctuaire.

En effet, la fouille a mis au jour des vestiges d'époques différentes (en gros du VI^e siècle avant J.-C. au IV^e s. après J.-C., soient dix siècles !) dont beaucoup n'ont jamais coexisté. Soumis à des glissements de terrain incessants, également à des chutes de rochers, le sanctuaire a plusieurs fois fait l'objet de réorganisations qui ont totalement modifié son aspect. Ces transformations sont parfois identifiables, souvent elles restent en grande partie impossible à décrire. La fouille, bien sûr, a cherché à trouver les vestiges de toutes les époques, en se heurtant au fait que nombre d'entre eux se trouvent sous leurs successeurs, d'où la question délicate de savoir si l'on a le droit de démolir ou démonter des vestiges pour découvrir ce qui est en-dessous. La question ne s'est pas posée pour les états chrétiens, qui ont été éradiqués, mais elle a conduit les fouilleurs, la plupart du temps, à respecter les structures en place des époques archaïques et classiques, voire hellénistique. Cela a permis, de 1990 à 1992, de procéder à une fouille très enrichissante pour les périodes anciennes, sous la fondation du pilier des Rhodiens. En revanche, dans les zones dépourvues de vestiges visibles, les fouilleurs n'ont pas hésité à descendre très bas, tombant parfois sur des ruines des périodes les plus anciennes, tombant ailleurs sur le sol vierge. Il résulte de cette méthode, qui s'apparente à une « course au trésor », un aspect actuel du site très perturbé et peu représentatif d'un état particulier du site. Même le parcours touristique le long de la « voie sacrée », qui semble donner un peu de cohérence à la compréhension du site, n'est en réalité qu'une rue du village byzantin, vestige paradoxalement important de l'établissement chrétien, respecté par les fouilleurs qui n'avaient pas tout de suite compris sa datation tardive.

Le site actuel n'a pas fait l'objet de grandes transformations depuis l'époque des fouilles, donc on peut dire que « l'aménagement » actuel n'est pas le résultat d'un projet de « mise en valeur », comme c'est le cas sur de nombreux sites comparables, mais plutôt de l'arrêt des fouilles en 1902, même si des opérations ponctuelles et sporadiques ont eu lieu depuis (fouilles de P. Amandry dans les années 1938-42). Les vestiges exhumés ont été sciemment laissés visibles, parfois au fond de fosses, afin de pouvoir les admirer et surtout les étudier. Cette situation chaotique a été amplifiée par le peu d'études qui ont été menées sur la topographie du site ; la recherche s'est focalisée sur les monuments, sans prêter beaucoup d'attention aux zones « vides » (celles pourtant où circulaient les pèlerins) qui, d'une certaine manière, constituaient l'espace sacré proprement dit.

3. L'importance sous-estimée de la topographie

Hormis une étude isolée de P. de la Coste-Messelière publiée en 1969, il aura fallu attendre le XXI^e siècle pour que certains chercheurs s'attellent à la tâche difficile de recomposer les états successifs du sanctuaire. Cette tâche n'est pas impossible mais elle nécessite de rassembler une documentation importante, dispersée dans toutes sortes de sources : archives écrites et visuelles, articles, comptes-rendus, tradition orale, et bien sûr observations des vestiges. Le site de Delphes

² Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle* (1854-1868), article « Restauration ».

bénéficie d'un outil exceptionnel, à savoir l'*Atlas*, recueil de plans et de coupes réalisés avec un soin remarquable par des équipes d'architectes danois dans les années 1960. Les coupes, en particulier, révèlent de façon un peu dramatique les dégâts occasionnés au terrain d'origine par les dizaines d'ouvriers qui œuvraient chaque jour (sauf lors des pluies fréquentes) pour réaliser les travaux dans le délai imparti.

Le programme « sacrifices » initié en 2013 par Sandrine Huber, Anne Jacquemin et Didier Laroche, s'est attaché à retrouver les circulations en rapport avec les processions et fêtes qui constituaient une part importante de la vie du sanctuaire. L'architecte Manon Bublot a pour cela commencé une mise en trois dimensions de l'*Atlas*, travail qui a d'ores et déjà permis de faire des progrès dans l'étude de la topographie, mais nécessite d'être achevé pour permettre une synthèse que nous espérons livrer bientôt.

Les remarques faites à propos du sanctuaire peuvent être étendues à d'autres secteurs, notamment la ville qui se trouvait autour du sanctuaire d'Apollon³, mais également la terrasse de Marmaria qui abritait le sanctuaire d'Athéna. La fouille de cette terrasse (1901-1902) fut limitée à la fois par la fin de la concession de dix ans octroyée par le ministère grec, et par les difficultés de terrain rencontrées par les fouilleurs sur ce versant escarpé situé en contrebas d'une paroi d'où tombent régulièrement des rochers. Ce sont ces derniers qui réduisirent à néant, une nuit de 1905, la consolidation faite au moment des fouilles du temple d'Athéna qui, avec ses quinze colonnes plus ou moins conservées, aurait sinon été l'un des vestiges les plus spectaculaires de Delphes (fig. 3).

Aujourd'hui encore, le maintien de terrains privés au sein même du sanctuaire, et la limitation du parcours des visiteurs en raison de problèmes de sécurité ne permettent absolument pas de comprendre la logique de l'implantation de cette terrasse en contrebas de la route qui menait, de façon monumentalisée, au sanctuaire principal.

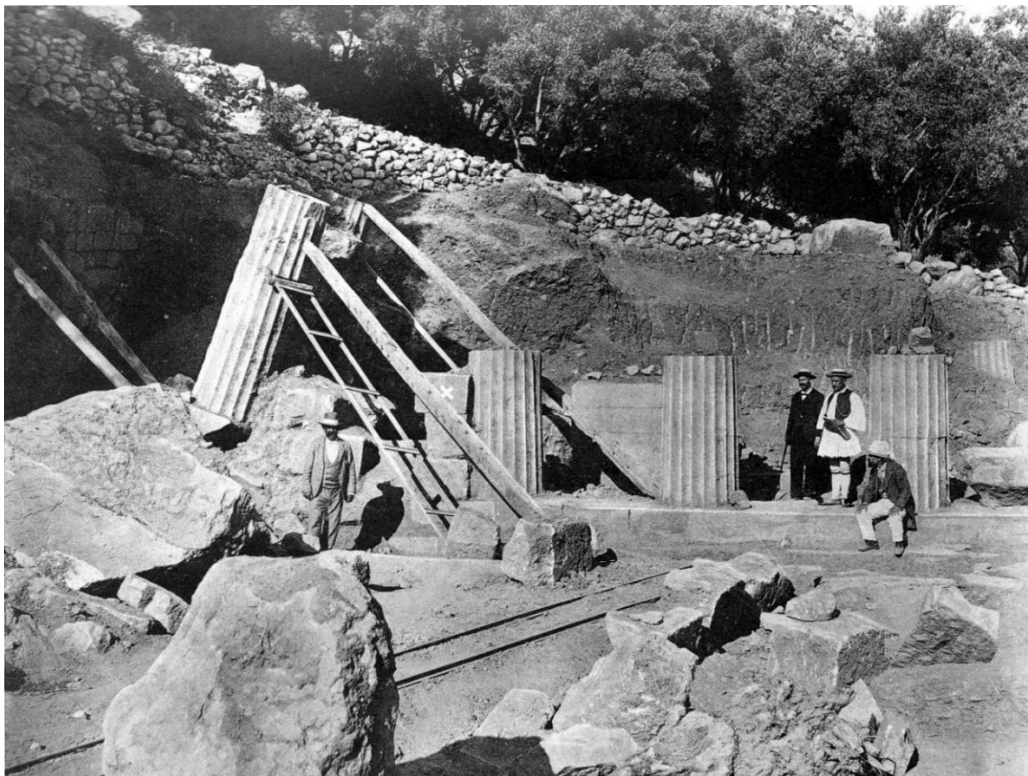


Fig. 3 : Le temple d'Athéna en cours de fouille (1902) : dispositifs destinés à empêcher le déversement des colonnes après leur dégagement des terres.

³ Jean-Marc Luce a commencé un travail d'analyse de la ville de Delphes, à partir des seuls vestiges visibles. L'exploration de la ville avait commencé lors de la Grande fouille avec de longues tranchées dans le sens de la pente, tranchées encore visibles pour la plupart, et qui concourent à l'aspect chaotique de tous ces secteurs.

Le fait que le sanctuaire ait été « laissé en état », suite à la Grande fouille de 1892-1902, a eu une autre conséquence qui a été très peu reconnue malgré son importance pour la recherche qui a suivi. En effet, la topographie résultant d'une fouille effectuée un peu au jugé, ou du moins selon des impératifs surtout techniques, a acquis, petit à petit, valeur de réalité archéologique, bien sûr aux yeux des visiteurs, mais également dans la tête des chercheurs, même les plus avertis. Parcourir chaque jour le terrain accidenté du sanctuaire entraîne une assimilation progressive du site à son état actuel, confusion contre laquelle nous mettais en garde P. Amandry lorsqu'on travaillait avec lui, mais dont peu d'archéologues ont réussi à prendre conscience, du fait, paradoxalement, de leur fréquentation assidue du terrain. Les parcours actuels, dont certains ne correspondent pas du tout aux parcours antiques, ont figé l'image d'un site parcouru par une « voie sacrée » menant de la billetterie moderne au temple. A l'époque où le site n'était pas clôturé, le fait de pouvoir accéder au temple directement par l'ouest (portique ouest) ou par l'est (Castalie) correspondait beaucoup plus aux voies empruntées dans l'antiquité, du moins aux voies processionnelles. Le chemin qui conduit de la terrasse située à l'arrière du temple au théâtre, franchissant à plusieurs reprises le mur d'enceinte, est l'exemple le plus caricatural de la distorsion totale entre la topographie antique et les parcours actuels.

4. Comment donner sens au territoire après la fouille ?

Après ces critiques, nous devons cependant nous poser la question de savoir quelle approche aurait pu, à l'issue des fouilles, générer un projet d'aménagement plus en phase avec, sinon le sanctuaire, du moins ce que nous savons de ses différentes phases.

Dans le cas du terrain, on aurait pu essayer de remettre au niveau antique les zones fouillées profondément, qui génèrent souvent un risque de ravinement continu, voire un déferlement des terres, comme celui qui ravagea la partie est du sanctuaire en 1936. Ces terres existent, mais elles ont été jetées dans des zones de déblais qui se voient encore bien à l'entrée du village moderne. La fouille de ces déblais apporterait sans doute de nombreux compléments, notamment des petits objets ayant échappé aux fouilleurs, si peu nombreux au regard du nombre d'ouvriers. Cette « fouille rétroverse » permettrait ainsi de remblayer les zones déchaussées, notamment au pied des murs de soutènement du sanctuaire (fig. 4). Dans le cas où le niveau de terrain antique aurait connu plusieurs états, rien n'empêche de prendre en compte ces niveaux différents dans le projet d'aménagement. Un travail paysagiste pourrait compléter la recréation de ces terrasses ou pentes, rendant encore plus efficace le rôle de protection des zones remblayées. L'existence d'un bois sacré antique nous rappelle que l'espace du sanctuaire n'était pas que minéral.



Fig. 4 : Déchaussement du mur d'enceinte ouest du sanctuaire d'Apollon avec présence de murs de soutènement modernes qui perturbent la compréhension de la topographie antique du site.

P. Amandry ne cachait pas ses réserves vis-à-vis des reconstructions, d'une part parce qu'elles donnent trop d'importance au monument restauré (en prenant l'exemple du trésor des Athéniens), d'autre part parce qu'elles ne permettent plus d'étudier les éléments remis en place. Ces deux arguments sont justes, mais on peut y opposer deux arguments inverses : la reconstruction est un moyen de protéger les vestiges au lieu de les laisser exposés aux intempéries, et la reconstruction est également un moyen de vérifier l'exactitude d'une restauration papier, comme ce fut le cas à la tholos où la colonne retrouva ses véritables proportions.

En réalité, depuis 150 ans, une littérature énorme, technique ou théorique, est venue nourrir un débat qui resurgit lors de chaque reconstruction. Ce débat est sans fin, mais il a au moins le mérite de réclamer, de la part des décideurs, un exposé des raisons qui justifient ces reconstructions. Le terme d'anastylose, qui renvoie à l'idée que chaque bloc retrouve sa place initiale, est utilisé de façon exagérée : ni la restauration de la tholos, ni celle du trésor des Athéniens, ni celle du temple, ne répondent strictement à cette définition. Dans la plupart des cas, les blocs ont été remis à une place qu'ils *auraient pu avoir*, soit parce que leur déplacement dans le monument remonté présente des avantages (blocs retrouvés trop peu nombreux ou trop dispersés) soit parce que les critères permettant leur assignation à un endroit précis font défaut, ce qui est souvent le cas.

Enfin, nous devons garder à l'esprit que les pierres ne constituent qu'une partie des monuments dont ils proviennent : les autres matériaux, qui se sont décomposés (bois, tissus ...) ou qui ont été récupérés (métaux) ne sont pratiquement jamais concernés par ces reconstructions. Ainsi le trésor des Athéniens reste, depuis sa reconstruction, un édifice ouvert, bien que la restitution de sa charpente ait été étudiée il y a déjà longtemps⁴. La proposition de remise en place de sa couverture (avec une proposition erronée, il est vrai !), par H. Büsing, était une idée à la fois logique et innovante puisque très peu de toitures ont été reconstruites sur des édifices restaurés. La disparition des ouvrages de « second œuvre » (portes, fenêtres, cloisons en bois, tentures, sols, décoration, etc.) dans la plupart des reconstructions, sans parler bien sûr de la polychromie, produit des vestiges réduits à leur squelette, et suggère une architecture bien éloignée de la luxuriance originelle de ces constructions. Ces reconstructions, limitées à l'ossature de pierre, légitimaient par ailleurs la prétention du béton à prendre la suite du matériau pierre, considéré comme le parangon de l'architecture antique. Le décor ayant été un élément stigmatisé de l'architecture dès l'aube du modernisme⁵, le maintien d'un lien entre architecture du passé et du XXe siècle passait par la mise en valeur du matériau pierre. Un jour que je travaillais sur le site, j'entendis un touriste redescendant la « voie sacrée » dire à ses collègues qui montaient et l'interrogeaient sur ce qu'il avait vu plus haut : « il n'y a rien, rien que des pierres ! ». Cette réflexion désabusée m'avait fait à l'époque sourire ; aujourd'hui elle me semble d'une pertinence et d'une justesse dignes d'un spécialiste de médiation culturelle !

⁴ A. Trevor Hodge, *A roof at Delphi*, The Annual of the British School at Athens, Vol. 49 (1954), pp. 202-214.

⁵ Adolf Loos, *Ornament und Verbrechen*, 1908.